

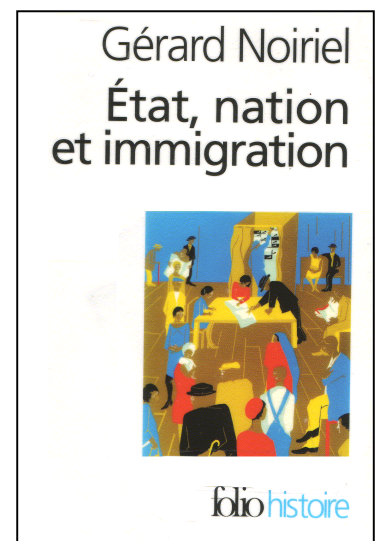
Le mythe de « l'éveil des nationalités »

Le terme d'« éveil » sous-entend que les « nationalités » existaient dans le passé, mais qu'elles étaient « endormies ». Au début du XIX^{ème} siècle, elles auraient « pris conscience » de leur identité en revendiquant leur liberté et leur indépendance. Ce type d'analyse occulte complètement le fait que ces nationalités sont des constructions sociales issues d'un immense travail de mobilisation politique.

De nombreuses recherches récentes ont montré qu'au départ les individus qui seront ultérieurement considérés comme faisant partie d'une même « nation » étaient extrêmement différents les uns des autres. Entre nobles, bourgeois, paysans et ouvriers, les contrastes sont flagrants tant sur le plan économique que sur le plan culturel (les uns sont lettrés, les autres analphabètes). À cela s'ajoutent des différences de religions, de coutumes. Les traditions locales varient souvent d'un village à l'autre car nous sommes dans des sociétés agraires marquées par l'isolement

Même sur le plan linguistique, nous savons qu'avant le XIX^{ème} siècle la notion de « langue nationale » n'avait guère de sens. Dans l'Europe chrétienne, le latin était la langue officielle commune à tous les lettrés. Au XVIII^{ème} siècle, c'est le français (de Versailles) qui fait office de langue internationale. Mais, si le français est parlé à la Cour du tsar ou du roi de Prusse, la majorité des sujets du royaume de France l'ignorent encore. De même, en Bohême, ce sont les paysans qui parlent le tchèque ; la noblesse s'exprimant en allemand.

Tout le processus historique que les historiens appellent « l'éveil des nationalités » commence donc par un immense travail collectif d'homogénéisation culturelle. Un grand nombre d'érudits, de grammairiens et de philologues se mobilisent pour fixer par écrit et codifier des langages populaires dont le rayonnement, bien souvent, ne dépassait guère le cadre régional.



Gerard Noiriel. *Etat, nation, immigration*, Belin 2001